

**Le silence, comme le vent**

1

Le cliché se racornit au coin de mon miroir depuis des années. C'est une photo découpée dans un journal et qui montre le hall d'arrivée d'un aéroport. On y voit, au centre, une petite fille en robe chasuble verte, chandail de laine et collants blancs. Échappée d'un giron hors cadre, elle s'élanche vers une grande femme maigre flanquée de deux hommes en uniforme. Croquée sur le vif en train de se baisser, la femme regarde l'enfant, les yeux plissés de joie et les bras ouverts. Autour d'elles, flashes verticaux, caméras de télévision, pancartes faites à la main brandies par des gens dans une foule clairsemée. Une seule d'entre elle est lisible, on y voit les mots « Bienvenue Katia » entourés de cœurs dessinés en couleur. Autant qu'on puisse les déchiffrer sur ce rectangle de papier jauni, les visages semblent heureux.

Katia, c'est ma mère. L'enfant, c'est moi. Cette photo montre un moment suspendu dans le temps : un élan mutuel de tendresse, une impulsion joyeuse. À partir de cette ébauche muette, j'ai construit au fil du temps d'innombrables interprétations de retrouvailles euphoriques qui en réalité n'ont jamais eu lieu.

Pourtant c'est encore vers elle que je me dirige en ce moment, telle une blême Amphitrite surfant sur la Mer des Caraïbes. Katia la téméraire. Katia la voyageuse. Katia l'emmerdeuse. Je n'ai rien trouvé de mieux que de faire cinq heures d'avion et une heure et demie d'autobus avant de monter sur ce petit bateau à moteur, moi qui souffre d'un mal de mer tyrannique, pour aller sauver ma mère d'elle-même.

Cet épisode a débuté il y a trois semaines par une série de coups de téléphone. Entre mes parents – les vrais – et Katia, et moi, et rebelote. Or, j'ai horreur du téléphone. Le grésillement. Le bruit de fond. L'étrange délai entre ce qui est dit et ce qui est compris. L'obligation de parler... C'est peut-être pour y échapper que j'ai préféré me jeter dans l'avion, valise bouclée et bâclée – tout juste le passeport, la brosse à dents et les Imodium.

Ma réservation a été on ne peut plus dernière minute. Ainsi, encastrée dans un sarcophage de classe hyper-économique, les cuisses et les épaules comprimées entre les chairs opulentes de deux ventripotents vacanciers, j'ai eu cinq heures pour broyer du noir et sacrer à voix basse, au désarroi visible de mes frères siamois de siège.

Je finis par céder à la petite voix qui me conseille de mettre mes idées en ordre : après tout, je ne sais pas vraiment ce que je me prépare à faire. Tout a commencé par un appel de mes vrais parents, enfin mes parents adoptifs, Serge et Jo-Ann, qui me faisaient part de leur inquiétude pour Katia. Serge et Katia, nés à Moscou de part et d'autre de 1940, sont cousins germains. Papa a toujours été proche de sa cousine, au point d'adopter sa fille – moi – quand Katia s'était retrouvée dans une prison soviétique dans les années soixante-dix. Et la cousine en question vient de se mettre en difficulté, une fois de plus. Elle a appelé de Cuba pour prendre des nouvelles et la communication a fait sonner une alarme. Papa a saisi la situation en lisant entre les lignes, dit-il. Il a déchiffré un cri de détresse dans la conversation trop volubile de son interlocutrice. Trop de phrases, trop d'adjectifs, un trop grand enthousiasme que papa a converti en pâmoison. Il a conclu que Katia se fait saigner à blanc par un gigolo qui l'a

ensorcelée. Au début, j'ai plutôt haussé les épaules en décrétant qu'un peu de soleil et d'amour lui ferait du bien, et que si la Santería faisait partie de l'équation, c'était sans doute que Katia opposait son habituelle résistance prodigieuse aux contacts humains normaux. Mais papa a continué à me téléphoner avec insistance, puis maman s'est mise elle aussi de la partie. Le consensus (auquel je n'adhérais pas, principalement par manque d'intérêt) était qu'il fallait faire quelque chose. Mais quoi? Et surtout, pourquoi?

Donc, Katia se prélassait sur la plage en sarong bariolé en picorant des grappes de raisin que lui tendait un éphèbe de vingt-quatre ans? Que grand bien lui fasse. Elle se trémoussait au rythme d'une salsa endiablée avec le jeune homme en question qui, va savoir, l'entraînait ensuite dans les frondaisons pour l'y trousser gaiement? Encore mieux. Si un jeune profiteur pouvait faire fondre son autoritarisme polaire, j'étais prête à lui poster une médaille. Elle n'en était pas à son premier partenaire cubain mal assorti, de toute façon; j'en étais le résultat tangible. Ma mère biologique avait prouvé maintes fois son goût prononcé pour les situations inextricables. Quelques mois après ma naissance, son mari Plácido – mon père biologique – l'avait quittée, soi-disant pour se faire moine. Je n'avais jamais bien compris le besoin d'avoir recours à une supercherie de cette extravagance pour expliquer leur rupture. C'était un sujet tabou entre elle et moi, et plus encore avec Serge, mais j'ai toujours soupçonné une raison moins vertueuse et surtout plus décollée à son départ. Ou peut-être Katia lui a-t-elle rendu la vie tellement impossible qu'il est parti par simple ras-le-bol. Je le comprends.

Depuis mon enfance, ma mère biologique m'a battu froid. Serge et Jo-Ann m'amenaient lui rendre visite au moins deux ou trois fois par an, et elle a toujours passé quelques jours chez nous à Noël et à Pâques. Enfant, j'avais d'elle une peur malade. Je ne me souviens pas d'une parole gentille ou d'un regard tendre de sa part. Jusqu'à récemment, sa seule façon de s'adresser à moi était pour m'ordonner, m'interdire ou m'enguirlander, et malgré tous mes efforts je ne comprenais jamais ce qu'elle me reprochait exactement. Elle passait son temps à me houspiller en quatre langues et s'impatientait quand je levais vers elle un regard lourd d'incompréhension. Si jamais elle me parlait russe et que je ne comprenais pas, elle se mettait dans des rages folles. En vieillissant, j'ai réussi à communiquer avec elle tant bien que mal, mais seulement sur le plan linguistique. Pourquoi tant de contrariété quand je descendais au salon les cheveux mouillés? Je mettais mal la table, je m'habillais mal, je parlais mal. Lorsque, déjà dans la jeune vingtaine, je sortais avec des amis, elle poussait des hauts cris devant mon maquillage qui, selon elle, me marquait indubitablement comme une femme de petite vertu. Plus tard, la façon dont j'élevais mes filles ne suscitait chez elle qu'une opaque consternation. Ses motivations, ses références culturelles me semblaient tellement obscures que c'était comme si elle parlait une autre langue.

Ma frayeur d'enfant s'est transformée au fil des années en une colère sourde qui m'a fait prendre systématiquement le contrepied de tout ce qu'elle disait. D'ailleurs, j'ai pris mes distances. Katia ne m'atteint plus. J'aurais bien aimé, par contre, en savoir davantage sur celui qui m'a transmis ma myopie, ma peau brune et mes cheveux crépus.

À partir des bribes d'histoire que j'ai soutirées à Serge et à Jo-Ann, et plus rarement à Katia elle-même, je sais que mes parents biologiques se sont rencontrés au début des années soixante-dix à Montréal. Elle participait à l'élaboration du catalogue des bibliothèques du réseau de

l'Université du Québec; il donnait des cours d'espagnol à l'UQÀM pour payer sa véritable activité : l'agitation politique. Katia avait poursuivi des études en philologie, apprenant l'anglais puis l'allemand après le français littéraire de son adolescence. Elle devait avant longtemps acquérir des fragments d'espagnol amoureux. Mus par un fatalisme géopolitique, ils avaient radicalement collectivisé leurs ressources pour combattre l'impérialisme de la solitude occidentale; rapidement, ils avaient pu apprécier d'un congrès à l'autre leurs mouvements non alignés. À part ces affinités conjoncturelles, toutefois, ils n'auraient pas pu être plus différents. Plácido s'était rendu compte qu'à Montréal, que l'on soit dans la rue, dans un café ou dans une assemblée syndicale, il lui suffisait de baragouiner un mauvais français d'un air sincèrement désolé pour qu'inévitablement quelqu'un s'offre à lui servir d'interprète. Peu à peu, il avait donc oublié jusqu'à la première cédille de son français universitaire. Dans les années suivantes, il réussirait aussi à oblitérer de sa mémoire toute trace de l'alphabet cyrillique, lui qui à une époque lisait pourtant Trotski dans le texte. Katia ne lui avait jamais pardonné ce dégrasage linguistique qu'elle qualifiait de régression. Et puis la créature sociale qu'était Plácido avait-elle réellement pu s'habituer aux fringales de solitude prolongée de sa compagne? Ils semblaient parcourir une trajectoire contraire : plus Katia apprenait de langues, moins elle voulait parler alors que Plácido éliminait toute langue superflue comme s'il craignait les malentendus d'une tour de Babel. Mon hypothèse était qu'entre l'anachorète en herbe et l'anarchiste haut en verbe, entre la polyglotte moscovite et l'unilingue de Cienfuegos, des assiettes avaient dû voltiger dans le trois et demi de la rue Beaudry.

Je ne sais pas ce que ma venue a pu exacerber entre eux. J'ai peut-être été la goutte qui a fait déborder le samovar. Toujours est-il que je n'ai jamais connu mon père, chassé par le mauvais caractère de ma mère avant ma naissance, et que cette dernière m'a toujours catégoriquement refusé toute information pouvant me mettre sur sa piste – à part bien sûr la légende du monastère.

Finalement, avec le demi-Gravol que j'ai pris avant de partir, ma tête tombe toute seule sur ma poitrine. Le bateau me berce plutôt que de me torturer; son moteur enterre tous les autres bruits. Presque tous. Juste au moment où je m'assoupis, deux jeunes voyageurs assis à côté de moi commencent à lier connaissance, dans un anglais boiteux qu'ils ne parlent vraiment ni l'un ni l'autre. J'ai la chance inouïe d'entendre en direct un couple se former. L'attendrissement me remonte dans l'œsophage en brûlure. J'ai subitement l'envie violente de leur arracher les yeux à la cuillère, mais ce serait probablement peine perdue. Une fois énucléés, sans doute continueraient-ils à se murmurer leur amour naissant aux doux accents de globish.

2

Les embardées du bateau me donnent des palpitations. Il arrive qu'il se penche tellement, en virant, qu'une vague rentre par-dessus bord. Je maudis encore Katia d'avoir choisi, pour vivre ses amours gériatriques, un endroit si éloigné de tout : une petite île au large d'une autre île, qui elle-même est au large de l'île de Cuba! Dans les stéréotypes que j'ai conjurés figurait une vie mondaine digne de Batista. Je les voyais marcher main dans la main sur le Malecón, faire les galeries d'art de Miramar, se faire envelopper de chocolat avec des tranches de concombre sur les yeux. J'ai supposé qu'après avoir cédé à une campagne de séduction bien orchestrée, elle

l'avait extirpé d'un ghetto croulant, lui avait fait faire des costumes en lin crème sur mesure et qu'elle le promenait maintenant dans les grands hôtels de La Havane comme un joli chien de poche doté d'une impétuosité juvénile et d'une inépuisable érection. Mais non, l'idylle semble se dérouler sur un rocher battu par les vents, quoique vraisemblablement garni de cocotiers, de plages de sable blanc et de service aux chambres.

Entre les harcèlements téléphoniques de mes parents, j'ai passé deux ou trois jours à ruminer. Elle allait perdre des plumes dans l'aventure, c'était certain. Mais elle n'allait quand même pas être complètement aveuglée par ce petit voyou? Et s'il lui prenait sa pension? Il risquait d'être déçu, le gamin : Katia était bien loin de rouler sur l'or. Y avait-il la moindre chance qu'un jeune fringant souhaite sincèrement vivre une relation amoureuse avec une dame un poil en amont de soixante-dix ans, raide et farouche, pas coquette pour deux sous et qui, bien qu'elle soit devenue un peu lourde, conserve encore une certaine fraîcheur? Les réponses qui me venaient n'étaient qu'angoissantes et démoralisantes. J'avais peur pour elle d'une situation qui au mieux manquait de dignité et au pire menaçait son bas de laine. Je craignais qu'encore une fois, elle se fasse exploiter, extorquer, qu'on abuse d'elle. D'un autre côté... j'ai pensé à sa jeunesse brimée, à sa seule vraie relation amoureuse qui avait viré au désastre, à ses années de prison. Quand même, n'avait-elle pas droit à goûter un peu à la vie après toutes les épreuves qu'elle avait subies?

Katia s'était rendue en URSS dans les années soixante-dix, lorsque je n'étais moi-même qu'un poupon. Sa tante, célibataire sans enfants, venait de mourir et sa mère, Valentina, la suppliait de venir la soutenir. Acceptant son devoir d'enfant unique, Katia avait bravé les obstacles, administratifs et autres, que le gouvernement soviétique semait sur son chemin et s'était rendue auprès de sa mère. Selon les conversations que j'avais surprises, enfant, entre elle et Serge, elle aurait dû se douter dès son arrivée que quelque chose ne tournait pas rond. Elle s'était sentie suivie, épiée. Lorsqu'elle racontait à mes parents, bien au chaud dans notre salon, comment les événements s'étaient précipités, la tension montait rapidement, l'angoisse devenait palpable. Assise en boule derrière le sofa alors que j'aurais dû être couchée, je l'écoutais décrire une bousculade étrange sur un boulevard presque vide, la mendicante qui la regardait en ricanant, l'odeur de cigarette et de sueur dans l'appartement pourtant impeccablement tenu par sa mère, qui d'ailleurs ne fumait pas, les cliquetis au téléphone. Et puis, sur le ton de l'anecdote légère mille fois ressassée, le paquet inconnu trouvé dans sa valise, les soldats qui se saisissaient d'elle à l'aéroport, les accusations abjectes, le malentendu évident, le procès grotesque, et la prison... Elle y était restée quatre ans. Pendant tout ce temps, on n'avait jamais – pas une seule fois – éteint les lumières de sa cellule.

Finalement, après de nombreuses pressions exercées à des niveaux inconnus du grand public, le gouvernement canadien a pu la sortir de là. Son histoire a été très médiatisée et une foule sympathique l'attendait à l'aéroport. Il a été conclu qu'elle avait subi une punition destinée à une autre. Je doute quant à moi de cette erreur sur la personne : elle a laissé entendre qu'on l'avait contactée, qu'on lui avait demandé d'effectuer certaines démarches d'information auprès de gouvernements étrangers, elle qui parlait tant de langues et qui était à l'aise partout. J'ai pensé qu'on avait voulu faire un exemple de cette femme qui avait refusé de jouer le jeu.

En repensant à cette histoire, je prends peur pour Katia. Je suis certaine qu'elle s'est à nouveau fourrée dans un guêpier, et l'idée que c'est à moi de l'en sortir me donne des sueurs froides.

Le bateau a ralenti, sans doute par prudence pour franchir un haut-fond. Soudain, une créature ailée troue l'eau à une vitesse folle. Une autre la suit, effleure mon épaule. Je me lève, terrorisée. Que se passe-t-il? Les deux amoureux à côté de moi se raidissent, tentent de comprendre. Des glapissements retentissent, au-dessus, à côté, partout, et c'est la curée. Les pélicans, les goélands et les frégates ont repéré un banc de poissons, et nous sommes juste au-dessus. Ils plongent comme des flèches, remontent et virent, nous effleurant parfois d'un coup d'aile gourmand. Deux enfants sautent, tendent les bras, essaient de saisir les oiseaux qui jaillissent du ciel. Le ciel devient blanc, noir et argent, animé d'un grouillement nerveux; un cyclone de becs et de plumes nous enveloppe et nous suit à la trace. Un charivari saisissant fait de piailllements, de pépiements, de caquetages de toutes sonorités, du piccolo au tuba, nous enveloppe, semble un instant aspirer tout l'oxygène. Et tout d'un coup, comme elle est venue, la tempête s'arrête. Le tohu-bohu de voix s'interrompt brutalement. Une dernière mouette plonge, à quelques mètres, remonte en brandissant triomphalement un poisson argenté, puis c'est le silence. Mon cœur bat la chamade.

3

Encore sur un bateau, au petit jour cette fois. Cette aventure finira bien par me donner le pied marin. Je fais petit à petit mon chemin vers l'aéroport où j'espère bien arriver à temps pour mon avion de 10 h.

Je devrai expliquer à papa que finalement, son affinité à lire entre les lignes doit être émoussée. Quelques heures avant mon départ de Montréal, il me convoquait à la maison familiale. Je ne lui avais pas encore dit que je partais, et il voulait s'assurer d'enfoncer le clou pour me persuader. Quand je lui ai fait part de ma réflexion des derniers jours, de mes arguments pour et contre, il m'a regardé avec stupeur avant de se mettre à trembler d'un rire à la fois silencieux et dévastateur. Maman a souri. J'avais tout faux : la dignité de Katia n'était pas en danger. Le fameux gigolo était en réalité un sculpteur serbe d'une soixantaine d'années, divorcé et légèrement arthritique, qui de surcroît ne parlait aucune langue vivante à part le russe (le serbe n'ayant pas l'heur de faire partie, selon mon père, du panthéon des langues vivantes). J'étais déçue et soulagée, mais surtout vexée de m'être laissée commander de la sorte par mon imagination.

-Elle ne va pas perdre la tête pour un vieux bonhomme des pays de l'Est, non?

Papa m'a regardée en soupirant. J'ai toujours mis beaucoup d'énergie à lui faire croire que j'ignorais totalement toute référence géographique, historique ou culturelle concernant toute la région comprise entre l'est de Venise et l'ouest de Pékin.

-Ma chérie, la Serbie, quand même... c'est l'ex-Yougoslavie...

-Ok, papa. Désolée. Pour un vieil ex-yougoslave, alors. Mais attends, sérieusement, je ne comprends pas le problème. Si elle veut vivre avec un homme elle a le droit, non? Tu la trouves trop vieille ou quoi?

Serge a deux ans de moins que Katia, et il aime bien cultiver un style qu'il qualifie de jeune. Je l'avais froissé. Il s'est emporté, tapant du plat de la main sur la table de la cuisine.

-C'est une mauvaise relation! Elle va tout perdre!

-Mais tu as peur de quoi? Qu'il l'hypnotise par son charme suranné style Empire austro-hongrois? Qu'il l'envoûte en lui jouant de la guitare manouche?

Papa et maman se sont regardés, probablement consternés. Maman a pris le relais :

-Elle nous a envoyé des courriels avec des photos... elle a l'air blessée. Ton père et moi... on pense qu'il est violent. Qu'il la bat.

Mon sang n'a fait qu'un tour. C'est à ce moment que j'ai moi-même appelé Katia. Vraiment, ce dernier appel m'a confrontée à ma propre humanité. Après cinq sonneries, j'ai entendu la voix mielleuse du sexagénaire opportuniste me répondre :

-Hallo? Zdravo?

J'ai plongé, faisant feu de toutes langues.

-Allô... oui... por favor... Katia please?

Un silence. J'ai répété.

-Ka-ti-a?

-Ne. Nyet.

Quoi? Il la séquestre maintenant? J'ai explosé.

-Vous allez me passer Katia immédiatement! Je suis sa fille! Où est-elle? Je vous préviens, je vais appeler Interpol!

Mon interlocuteur a mâchouillé une suite d'onomatopées semblant indiquer la détresse ou du moins l'hésitation. Puis quelques phrases tout à fait incompréhensibles, débitées à toute vitesse.

Papa m'avait dit que le type parlait russe. Très bien. J'ai pris une grande respiration. J'ai fermé les yeux très fort. J'ai plissé le nez. J'ai fait le vide dans ma tête, et j'ai laissé mon appareil phonatoire partir en autopilote.

-Gde nakhoditsiya Katia??!

J'avais été imprégnée de russe toute ma vie. Apparemment, la marinade prenait. De l'autre côté, quelque chose s'est débloquent. Il m'a donné de longues explications dans un sabir composé de plusieurs langues. Elle était sortie, ou en tout cas elle ne pouvait pas prendre le téléphone, ou autre chose que je ne suis pas sûre d'avoir compris. Rien de ce qu'il m'a dit ne m'a convaincue, ni calmée. J'ai coupé la communication sans un mot de politesse. Ma décision était prise.

En levant la tête, j'ai vu papa qui me regardait avec un mélange de fierté et d'angoisse.

-Finalement, tu parles russe!

-...

-C'était lui au téléphone? Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit?

-Elle est partie fabriquer de la saucisse.

-Mais qu'est-ce que tu racontes?

-Je ne sais pas, je ne parle pas russe! Il m'a dit quelque chose, je ne sais pas, j'ai rien compris. Mais je pense que vous avez raison. Il a l'air de cacher quelque chose. J'y vais.

C'est ainsi que, par sentiment de devoir pour la femme qui m'avait mise au monde, je suis partie.

En arrivant j'ai trouvé un homme d'âge mûr, un peu enrobé, qui cuisine avec enthousiasme d'innombrables plats de pâtes dans la cuisinette du bungalow. Ce doux excentrique utilise sa fortune personnelle pour louer à l'année longue ce pan de terre paradisiaque; il y a apporté tous ses outils, s'en est fait faire d'autres sur mesure, et il passe ses journées à élaborer des sculptures du genre *land art*, dont certaines ne se voient que des airs. Gordan parle doucement, d'une voix enrouée, et j'ai trouvé en moi des ressources insoupçonnées pour mener une conversation en russe.

Katia et moi avons peu parlé, mais nous nous sommes beaucoup souri. Lorsqu'elle ne lit pas, elle essaie de nouvelles activités : ses dernières tentatives de *kite surf* ont laissé des marques : de nombreux bleus et même un œil au beurre noir.

Je me suis permis de fouiller dans les boîtes de Katia, qu'elle avait d'ailleurs laissées à ma disposition. J'ai décidé d'emporter quelques souvenirs. Dans mon sac, une liasse de photos pêle-mêle, toutes époques confondues. Mes arrière-grands-parents moscovites à leur mariage, un jour de février 1905 : sur le carton sépia égratigné, à bordure dentelée, se distinguent encore les visages compassés et les tenues empesées – satin et voile immense pour la mariée citadine, manteau et toque d'astrakan pour le marié de famille cosaque. Puis une photo de famille où j'identifie de jeunes visages que je n'ai connus que vieux : ma grand-mère Valentina, assise sur une causeuse bigarrée aux côtés de sa sœur Nathalie; autour d'elles, une nuée d'enfants de tous âges. Une autre image pâlie montrant deux poupons, l'un, Serge, à quatre pattes, bavant sur une couverture, l'autre, Katia, déjà debout, les cheveux en bataille, serrant sur sa poitrine une poupée à la bouche en cœur presque aussi grande qu'elle. Puis, Katia à treize ou quatorze ans, en tutu et chaussons à pointe, un énorme chignon étirant ses tempes, tentant une pause glamour sur le cliché en noir et blanc; jeune femme, en jeans et bottes de caoutchouc, brandissant une hache devant un billot de bois; en chemise de nuit, l'œil mi-clos et le sourire en coin, un nouveau-né dans les bras. Une avalanche de photos de moi, bébé, petite fille, adolescente et adulte : insouciant à la piscine, timide sur un portrait d'école, boudeuse devant un paysage, sévère en robe de mariée...

Et un portrait studio de mes deux filles, à deux et quatre ans, dont je me demande bien comment il a pu se retrouver là.

La dernière montre un homme tenant une porte en fer forgé qu'il semble être en train de fermer. Les détails de son habillement et de son corps sont flous, il a bougé. Il fait face à l'objectif, le corps de trois-quarts. On voit clairement la tonsure dans ses cheveux crépus, et le regard à la fois intraitable et peiné qu'il lance par-dessus son épaule vers la photographe. Ses yeux noirs me sont familiers : je les vois chaque jour dans le miroir. Sur la porte on voit l'inscription « O.C.S.O. ». Ainsi ce moine cistercien de la stricte observance vit-il sa vie dans le silence le plus complet qui soit.

Le jour se lève sur la Mer des Caraïbes. Hier, je le regardais se lever sur le jardin de sculptures de Gordan. J'ai vu les premiers rayons nimer d'or les rides de bonheur de Katia.

Avant de partir, je lui ai demandé, sur le ton de la plaisanterie, quelle était leur façon préférée de communiquer, tous les deux. Elle m'a répondu qu'elle était en train d'apprendre le serbe. Je n'ai rien su répondre, j'ai souri.